



D A N T E

A L E S S A N D R O B A R B E R O

LA VRAIE VIE DE DANTE

1265-1321

Flammarion

« **J**e ne cherche pas à expliquer pourquoi, sept cents ans après la mort de Dante, il vaut encore la peine de lire *La Divine Comédie* : je raconte la vie d'un homme du Moyen Âge, qui eut des parents, des oncles, des tantes et des grands-parents, qui alla à l'école, tomba amoureux, se maria et eut des enfants, s'engagea dans la politique et fit la guerre, connut des succès et des malheurs, la richesse et la pauvreté. Sauf que cet homme est l'un des plus grands poètes qui aient jamais foulé la terre. » C'est ainsi que l'auteur de cette biographie trépidante nous plonge au cœur de la société violente et multiforme du XIII^e siècle, retraçant ici une bataille au côté d'un Dante chevalier, dévoilant là les mystères entourant son mariage alors qu'il était encore enfant.

Dante fut un citoyen aisé de Florence, la plus riche ville italienne, c'est-à-dire, à l'époque, la plus riche d'Europe. Une ville guelfe, protégée par le pape, amie du roi de France, où l'on trouvait en abondance argent, immigrants, commerces, chantiers... Dante, lui, ne s'intéressait pas aux affaires, il vivait de rentes et pouvait s'adonner à ses passions, l'étude et l'écriture. Vers l'âge de trente ans, il se découvrit une autre passion, la politique, et s'y jeta à corps perdu – ce qui lui valut le bannissement de la ville.

En associant la rigueur historiographique à la clarté de l'écriture, comblant les lacunes des précédentes biographies, Alessandro Barbero brosse le portrait vivant d'un homme de son temps, éloigné de la sacralisation du Poète à laquelle nous sommes habitués.

Alessandro Barbero est spécialiste d'histoire médiévale. Fêru d'histoire militaire, il a consacré plusieurs livres à raconter les grandes batailles, dont Waterloo, Andrinople (Le Jour des Barbares), Lépante (La Bataille des Trois Empires), tous parus chez Flammarion puis en Champs.

✦
D A N T E
✦

DU MÊME AUTEUR

Le Divan d'Istanbul. Brève histoire de l'Empire ottoman, Payot, 2013

La Bataille des trois empires – Lépante, 1571, Flammarion, 2012

Histoires des croisades, Flammarion, « Champs », 2010

Barbares : immigrés, réfugiés et déportés, Tallandier, 2009

Le Jour des barbares : Andrinople, Flammarion, 2006

Waterloo, Flammarion, 2005

Charlemagne. Un père pour l'Europe, Payot & Rivages, « Biographie Payot », 2004

A L E S S A N D R O
B A R B E R O



D A N T E



Traduit de l'italien
par Sophie Royère

Flammarion

Titre original : *Dante*
© Gius, Laterza & Figli, 2020
© Alessandro Barbero, 2020
© Flammarion, 2021, pour la traduction française
ISBN : 978-2-0815-1933-6

AVANT-PROPOS À L'ÉDITION FRANÇAISE

Jacqueline Risset a écrit que l'histoire de la fortune de Dante en France est « l'histoire d'une absence », et que « la France est probablement le seul pays européen à ne pas avoir intégré l'œuvre de Dante dans l'histoire de sa littérature ¹ ». Lorsque j'ai lu cette affirmation pour la première fois, j'avoue que j'ai bondi. Il est vrai que Jacqueline Risset, la plus grande spécialiste française de Dante de notre époque, faisait une exception pour la génération des romantiques : Dante, comme l'avait déjà fait remarquer un autre grand spécialiste français, André Pézard, « devient tout d'un coup extraordinairement populaire vers 1830 ² ». C'est encore le cas à la fin du XIX^e siècle, lorsque la partie sud de la rue du Fouarre, agrandie selon les plans d'Hausmann, est rebaptisée rue Dante, d'après l'hypothèse selon laquelle Dante y aurait vécu lors d'un éventuel séjour à Paris. Mais est-il resté aussi populaire par la suite ?

En cherchant une déclaration d'amour pour Dante avec laquelle ouvrir cette introduction, j'en ai trouvé facilement dans tous les pays : de T. S. Eliot (« Dante et Shakespeare se partagent le monde moderne : ils n'ont pas d'équivalent ») à James Joyce (« J'aime Dante presque comme la Bible. Il est ma nourriture spirituelle, le reste est remplissage ») et Anna Akhmatova, qui, lorsqu'on lui demandait si elle avait

lu Dante, répondait : « Je ne fais que lire Dante » (elle le lisait en italien, qu'elle avait appris exprès avec Ossip Mandelstam, l'autre grand poète russe, qui périt plus tard dans les camps de Staline). En revanche, pour les grands auteurs français de la même époque, Dante n'était pas aussi central, et même lorsqu'ils parlent de lui, leurs jugements sont toujours un peu détachés : comme celui de Paul Claudel (« J'ai eu beaucoup d'admiration pour Dante. Il m'a énormément, je ne dirai pas "instruit", mais délecté... Il m'a ouvert une des portes du paradis³ »). Par ailleurs, en 1965, un numéro spécial de *Tel Quel* proposait une introduction intitulée de manière provocatrice : « Connaissez-vous Dante ? »

Aujourd'hui, bien sûr, il n'est plus aussi difficile de trouver de grands poètes et de grands écrivains français qui déclarent la centralité de Dante dans leur univers : Yves Bonnefoy parle de la « modernité surprenante » de *La Divine Comédie*, et même de la « révolution qu'a été cette œuvre extraordinaire »⁴ ; Philippe Sollers s'enthousiasme : « Depuis que j'ai ouvert *La Divine Comédie*, elle ne me lâche plus, elle se récite en moi, elle revient sans cesse, elle est là, ici, maintenant, dans un présent perpétuel. Il suffit d'écouter. Quelle musique ! » Mais Sollers aussi ressent aussitôt le besoin de régler ses comptes avec ceux qui s'étonneront d'un tel enthousiasme : « On ne veut pas le savoir ? On préfère ses petits enfers ? Dante ne mérite ni le Nobel ni le Goncourt⁵ ? »

Faut-il donc expliquer au lecteur français pourquoi il vaut la peine de lire *La Divine Comédie* ? Je ne le pense pas. Mais il est peut-être nécessaire de lui expliquer qui était Dante, dans quel monde il vécut et pourquoi il écrivit son poème. Même Primo Levi, lorsqu'il se lia d'amitié avec le Juif alsacien Jean Samuel – qu'il appelait Pikolo – et tenta de réciter de mémoire dans la boue d'Auschwitz le chant

d'Ulysse, le XXVI^e de *L'Enfer*, dans ce qui est peut-être le moment le plus poignant de *Si c'est un homme*, avait compris qu'il fallait d'abord lui expliquer de qui il s'agissait ; car Pikolo, qui était étudiant avant la guerre au lycée Kléber de Strasbourg, n'en avait jamais entendu parler !

« Qui est Dante ? Qu'est-ce que *La Divine Comédie* ? Quelle étrange sensation de nouveauté on éprouve à tenter d'expliquer brièvement ce qu'est *La Divine Comédie*, la structure de l'Enfer, le « talion ». Virgile représente la Raison, Béatrice la Théologie. Jean est tout ouïe⁶... »

Eh bien, essayons à notre tour : non pas d'expliquer ce qu'est *La Divine Comédie*, tâche qui dépasserait l'auteur de ces lignes (lequel est historien, et non pas italianiste), mais qui fut cet homme, Dante, dont ce livre se veut la biographie. Dante est né en 1265, à Florence, et il mourut en exil à Ravenne, en Italie du Nord, en 1321 : il y a exactement sept cents ans. À sa naissance, le roi Louis IX, surnommé Saint Louis, régnait en France ; à sa mort, la France avait déjà vécu l'expérience traumatisante du règne de Philippe le Bel, et le pape s'était installé à Avignon. À cette époque, une grande partie de l'Europe était gouvernée par des monarchies, qui dirigeaient un grand nombre de petites puissances princières, duchés et comtés : en France, on pense aux ducs de Bourgogne ou encore aux comtes de Champagne... Les cours des rois et des princes étaient les centres du gouvernement, et leur pouvoir s'exerçait sur le territoire par l'intermédiaire d'une aristocratie militaire qui jurait fidélité à ses seigneurs et recevait sa rétribution sous forme de fiefs : voilà pourquoi on parle de « monarchies féodales ».

Mais l'Italie était un pays complètement différent, qui n'avait pas de roi, du moins officiellement. En effet, en

théorie, l'Italie, comme la France, était un royaume, né de la division de l'empire de Charlemagne. Mais alors que la France avait toujours eu son propre roi, l'époque des souverains indépendants d'Italie n'avait duré que peu de temps : après l'an 1000, l'empereur, qui était également roi de Germanie, s'était à nouveau imposé comme roi d'Italie. Toutefois, à l'époque de Dante, la capacité d'intervention du roi allemand dans la péninsule était pratiquement nulle : l'Italie était, et reste d'ailleurs, un pays de villes, et chacune de ces villes, organisée en communes, se comportait à tous égards comme un État indépendant, se gouvernant lui-même et faisant la guerre aux autres selon son bon vouloir. Chaque fois que l'empereur avait voulu rétablir son autorité par la force, il avait été battu sur le terrain, et forcé de reconnaître que dans son royaume d'Italie, chaque ville, sur son propre territoire, exerçait le même pouvoir que le souverain.

Si les villes italiennes avaient réussi cette prouesse, c'est parce que depuis plusieurs siècles, la position de l'Italie en Méditerranée en avait fait le centre du commerce avec l'Orient et le pays le plus riche de la chrétienté. Dans les villes italiennes, il y avait plus d'argent, plus de commerçants, plus de personnes sachant lire et écrire que partout ailleurs. Sans compter qu'en Italie se trouvait aussi le pape, qui dirigeait depuis Rome, en autocrate, la plus grande multinationale de l'époque, l'Église, et qui se considérait comme le représentant du Christ sur terre, supérieur à l'empereur et aux rois. Le pape, avec le soutien du roi de France qui était son allié depuis l'époque de Charlemagne (et qui avait tout intérêt à affaiblir l'empereur allemand), avait toujours aidé les villes italiennes dans leur lutte pour l'indépendance. Dans de nombreuses villes, dont la Florence de Dante, un véritable parti s'était formé, le parti guelfe, qui proclamait haut et fort sa fidélité au pape et

recourait à son aide pour s'accrocher au pouvoir, accusant tout rival, à tort ou à raison, d'être un ennemi de l'Église.

Pendant les trente-six premières années de sa vie, Dante fut un citoyen aisé de la plus riche ville italienne, c'est-à-dire, à l'époque, la plus riche d'Europe. Une ville guelfe, protégée par le pape, amie du roi de France, où l'on trouvait en abondance argent, immigrants, commerces, chantiers : c'est à cette époque que furent bâtis le Duomo, Santa Croce, Santa Maria Novella, le Palazzo Vecchio... Son père et son grand-père avaient été marchands et usuriers ; Dante, lui, ne s'intéressait pas aux affaires, il vivait de rentes et pouvait s'adonner à ses passions, l'étude et l'écriture. Dès sa jeunesse, il s'était fait connaître pour ses vers, et pas seulement à Florence. Vers l'âge de trente ans, il se découvrit une autre passion, la politique, et s'y jeta à corps perdu.

Mais à quoi ressemblait la politique en ce temps-là ? Toutes les villes italiennes étaient gouvernées par des conseils et des comités qui impliquaient la participation d'un grand nombre de citoyens. Pour prendre une décision, les conseils se réunissaient au son des cloches, l'ordre du jour était présenté, on enregistrait les discours et on procédait au vote, à main levée ou à bulletin secret. Pourtant, dans de nombreuses villes, la participation à ces conseils était devenue une rente, plus ou moins ouvertement réservée aux familles les plus influentes ; mais à Florence, il n'en était rien. Ici, les conseils étaient vraiment ouverts à tous, c'est-à-dire à tous les citoyens masculins adultes qui possédaient une maison et un atelier, et payaient des impôts : c'était, comme on le qualifiait alors, un gouvernement du peuple, c'est-à-dire de travailleurs – j'entends par là les grands et les petits entrepreneurs, du grand banquier au petit artisan. Une charge dans un conseil ne durait que peu de temps, car les groupes étaient renouvelés tous les six mois, afin de donner au plus grand nombre possible de

citoyens l'occasion de participer : c'était ce qu'on appelait un gouvernement « élargi ».

Pour se démarquer dans cette ville où des milliers de citoyens participaient à la vie politique, il fallait disposer de qualifications particulières. Il fallait être capable de parler en public, d'oser se lever pour soutenir une motion et essayer d'obtenir la majorité de voix. Dante, lui, avait étudié cet art et le maniait en expert. Mais cela ne suffisait pas : il fallait aussi être guelfe, inattaquable du point de vue idéologique, et considéré comme un homme sûr par le parti au pouvoir. Parce qu'à Florence, comme dans toute l'Italie, il fallait aussi compter avec ceux qui n'étaient pas guelfes. Certains pensaient que l'Italie aurait été mieux lotie si l'empereur avait eu un peu plus de pouvoir pour empêcher les guerres constantes d'une ville contre une autre et les affrontements sanglants entre les factions rivales au sein de chaque ville. Ces nostalgiques du pouvoir central, qui auraient souhaité que l'Italie ressemblât un peu plus à ce qu'étaient alors la France ou l'Angleterre, s'appelaient les Gibelins ; dans certaines villes, ils étaient au pouvoir. Mais à Florence, les Gibelins avaient été évincés pour toujours : beaucoup d'entre eux se trouvaient en exil, et ceux qui étaient restés dans la ville devaient faire profil bas.

Dante, il va sans dire, était guelfe, autrement il n'aurait pas pu faire de la politique à Florence. Et pourtant, à son époque, être guelfe ne suffisait plus. En effet, les divisions au sein des partis n'étaient pas seulement dues à des motivations idéologiques, au fait que l'on soutenait le pape ou l'empereur. Elles étaient dues avant tout à la soif de pouvoir, au désir de s'emparer de sièges, de mettre la main sur des fonds publics pour faire prospérer ses amis et écraser ses ennemis. Ainsi, à Florence, où le parti guelfe était le parti unique, celui-ci finit lui aussi par se diviser en deux

groupes d'intérêts rivaux, chacun voulant s'arroger le pouvoir. On les appela les Blancs et les Noirs. Dante affirma toujours qu'il était un homme au-dessus des partis, qu'il n'avait à cœur que la préservation de l'unité, de la concorde et du bien commun ; mais le fait est qu'il s'engagea lui aussi dans l'une des deux nouvelles factions, et qu'il choisit la mauvaise : les Blancs. Après avoir brièvement occupé le pouvoir en 1300, année où Dante occupait les charges politiques les plus importantes, la faction blanche fut renversée par un coup d'État et ses dirigeants furent condamnés à l'exil.

Dante était l'un d'entre eux. Il perdit tout, sa maison, ses terres, son statut social, sa femme : durant les vingt dernières années de sa vie, il n'eut plus de foyer à lui. Il vécut en tant qu'hôte de nobles seigneurs dans leurs châteaux de montagne, car en Italie, une aristocratie guerrière de comtes et de nobles, similaire à celle qui, dans le reste de l'Europe, était partout au pouvoir, ne survivait que dans les montagnes, loin des villes. Dante fut aussi l'hôte de ces dictateurs qui, dans certaines villes du nord de l'Italie, avaient superposé leur pouvoir absolu au mécanisme compliqué de la démocratie des conseils, profitant du désir d'ordre et de paix exprimé par de larges pans de la population citoyenne. Il s'agissait, dans un cas comme dans l'autre, d'environnements bien différents de la tumultueuse démocratie urbaine de Florence. Dans ces cours, Dante fut un invité bienvenu, car c'était un poète et un homme de lettres jouissant d'une certaine notoriété, et aussi un maître dans l'art d'écrire des lettres et des discours politiques ; mais il resta toujours douloureusement conscient de l'humiliation de ne rien posséder en propre et de devoir dépendre de la bienveillance d'autrui.

L'exil, qui constitua pour Dante un désastre sans remède et abrégea son existence – il mourut à cinquante-six ans, et

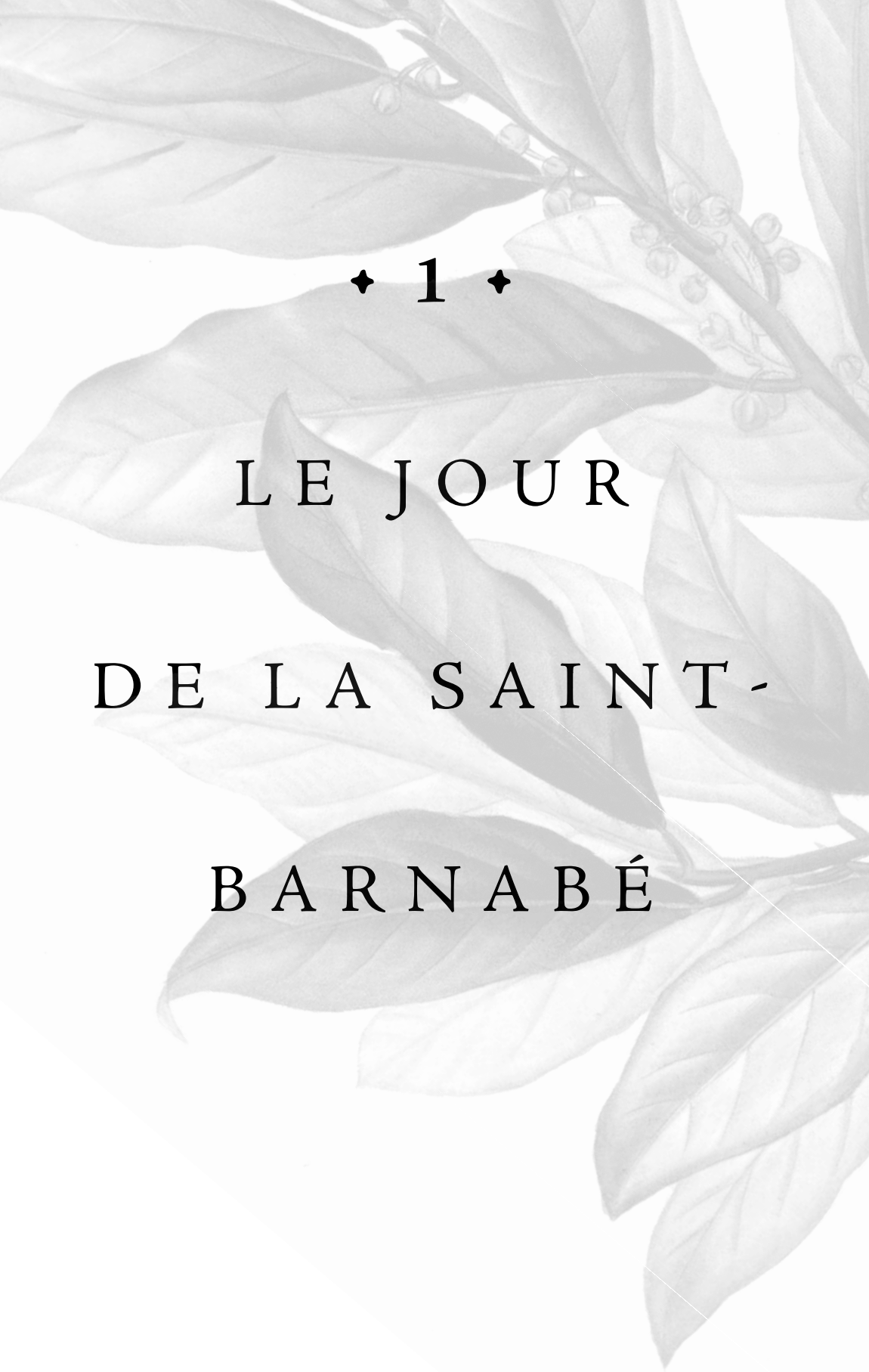
dans ses derniers ouvrages, il parle de lui-même comme d'un vieil homme aux cheveux blancs –, s'avéra, il est regrettable de le dire, une chance miraculeuse pour nous. Car c'est dans les années de son exil qu'il conçut et écrivit *La Divine Comédie*, le grand poème dans lequel il imagine un voyage dans l'au-delà, où il traverse d'abord l'Enfer, puis le Purgatoire et enfin le Paradis, et dans lequel il rencontre une infinité de personnages, tant de l'Antiquité – comme Virgile ou Ulysse – que de son temps : des papes, des empereurs et des rois, des hommes politiques, des hommes de lettres et des musiciens, des hommes d'affaires corrompus et des jeunes filles amoureuses, de grands saints et de grands criminels, des gens célèbres et des figures que lui seul connaissait : un portrait extraordinaire non seulement de l'humanité de son temps, mais de l'humanité tout court.

S'il n'avait pas imaginé et accompli ce projet grandiose, que connaîtrait-on de Dante ? Il serait quand même resté dans l'histoire de la littérature et de la philosophie médiévales : il s'était déjà fait connaître par un grand nombre de chansons et de sonnets très raffinés, et avait écrit dans sa jeunesse cette *Vita nuova*, qui a été définie comme le premier roman de formation de la littérature européenne. L'exil nourrit sa créativité et le mena dans une tout autre direction : il écrivit au cours de ces années trois traités extraordinaires, sur la linguistique – le *De vulgari eloquentia* – et sur la politique – *Le Banquet* et *La Monarchie*. Mais les deux premiers restèrent inachevés, car un autre projet, celui de *La Divine Comédie*, se fit jour et absorba l'essentiel de son énergie créatrice : l'un des chefs-d'œuvre de l'humanité, l'œuvre d'un homme comparable uniquement à Homère et Shakespeare, dont les vers n'ont jamais cessé d'accompagner les esprits, dans les salles de lecture des grandes universités comme dans les baraquements des camps de concentration.

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage n'a pas pour vocation d'expliquer pourquoi, sept cents ans après sa mort, il vaut toujours la peine de lire Dante : c'est un livre d'histoire qui raconte la vie d'un homme du Moyen Âge, qui eut des parents, des oncles, des tantes et des grands-parents, qui alla à l'école, tomba amoureux, se maria et eut des enfants, s'engagea dans la politique et fit la guerre, connut des succès et des malheurs, la richesse et la pauvreté. Sauf que cet homme est l'un des plus grands poètes qui aient jamais foulé la terre, cette « petite aire qui nous rend si féroces⁷ ».

Alessandro Barbero



✦ 1 ✦

LE JOUR
DE LA SAINT-
BARNABÉ

Le samedi 11 juin 1289, jour de la Saint-Barnabé, l'armée florentine qui traversait le Casentino pour envahir le territoire d'Arezzo parvint en vue de la forteresse de Poppi, construite sur un éperon isolé, dans une anse de l'Arno. L'armée était partie de Florence neuf jours plus tôt, sous les volées de cloches ; elle avait établi ses quartiers à l'extérieur de la ville, dans l'attente de ses alliés dépêchés des autres villes guelfes *, puis s'était remise en marche. Et voilà qu'elle se trouvait là, à mi-chemin entre Florence et Arezzo, après avoir parcouru cinquante kilomètres sur de mauvaises routes de montagne, au rythme lent des chariots de vivres traînés par des bœufs. En face de Poppi, la vallée s'élargit et forme une plaine, nommée à l'époque Campaldino ; c'était la première

* Les Guelfes et les Gibelins sont deux partis politiques qui s'opposèrent en Italie aux XIII^e et XIV^e siècles. Les Guelfes sont partisans de la suprématie du pape sur celle de l'empereur germanique, tandis que les Gibelins soutiennent l'empereur. L'origine de ces partis n'est pourtant pas idéologique. Dans chaque ville, des familles nobles et des factions luttaient pour s'arracher le pouvoir ; le fait de se réclamer du pape ou de l'empereur permit à ces factions de s'appuyer sur un réseau international d'alliés, qui pénétrait jusqu'en Allemagne pour les Gibelins, et en France, soutien historique de la papauté, pour les Guelfes (*N.d.T.*).

fois, durant ce parcours accidenté, que les envahisseurs arrivaient dans une localité où il était possible de déployer et de faire manœuvrer la cavalerie. Là, ponctuel, l'ennemi attendait, barrant le fond de la vallée, depuis les abords d'un couvent de franciscains dénommé Certomondo ¹.

L'armée florentine n'avait pas de commandant mais un « comité directeur », dirions-nous aujourd'hui, car le monde des cités avait horreur des pouvoirs trop concentrés. Au sommet se trouvaient douze « capitaines de guerre » choisis parmi les chevaliers les plus expérimentés, et représentant chacun des six quartiers (*sextiers*) divisant la ville de Florence. Les décisions n'en étaient pas moins prises après de longues réunions auxquelles participaient aussi les chefs des contingents envoyés par les villes alliées, ainsi que les barons du territoire (*contado*) qui avaient choisi de s'aligner avec les Florentins et dont tout le monde respectait la compétence, comme Maghinardo da Susinana, « bon capitaine et sage de guerre ». Lorsque l'ennemi fut en vue et que la bataille se révéla inévitable, les capitaines arrêterent d'abord la colonne pour organiser une ligne de défense, en attendant de se réunir pour décider de la suite des événements.

À l'époque, la force de frappe d'une armée était formée par la cavalerie, pourvue de lances, d'épées et d'armures ; l'armée des Florentins et de leurs alliés guelfes comprenait 1 300 chevaliers selon Dino Compagni, l'un des six prieurs qui, en cette année 1289, avaient gouverné Florence, et qui parlait donc en connaissance de cause. Selon le chroniqueur florentin Giovanni Villani en revanche, les chevaliers étaient plutôt au nombre de 1 600. Enfant à l'époque, celui-ci put néanmoins recueillir plus tard des informations et des témoignages sur lesquels il fonda sa chronique. Dans tous les cas, ce nombre était considérable : au Moyen Âge, avec 2 000 chevaliers, on pouvait conquérir un royaume. À eux seuls, les Florentins étaient au nombre de 600.

C'étaient des citadins aisés auxquels on avait imposé de mettre à disposition un cheval de guerre : « les mieux armés et montés à cheval » jamais sortis de Florence, selon Villani. Mais tous n'étaient pas jeunes et volontaires, et les capitaines en choisirent un quart, 150 au total, qu'ils placèrent devant les autres, pour être les premiers à partir à la charge si l'on avait décidé d'attaquer ; ou les premiers à subir l'assaut, si c'était l'ennemi qui attaquait.

Le récit de Villani laisse entendre que le choix de ces *feditori*, chargés de percuter l'ennemi – tel est le sens premier de *fedire*, forme ancienne de *ferire*, blesser –, provoqua une certaine agitation : tous savaient que c'était la position la plus dangereuse. Heureusement, le temps ne pressait pas ; les batailles médiévales ne commençaient que lorsque chacun s'était déployé tranquillement. En effet, personne ne souhaitait endurer une telle épreuve sans un minimum de préparation – qui consistait surtout à demander conseil sur la conduite à tenir, et à prier Dieu de remporter la victoire. Puisque les volontaires étaient rares, un capitaine par *sextier* fut chargé de désigner les *feditori*. Messire Vieri de' Cerchi, capitaine pour le *sextier* de Porta San Piero, fit sensation en se désignant lui-même, ainsi que son fils et ses neveux, et « grâce à son bon exemple et par honte, bien d'autres nobles citadins se placèrent parmi les *feditori* ».

L'essentiel de la cavalerie prit position derrière l'avant-garde, et plus à l'arrière encore les chariots des bagages, « toute l'intendance réunie pour retenir le gros des troupes » : cela formait ainsi une barrière destinée à empêcher la cavalerie de s'échapper. Le reste de l'armée était formé par des citadins de condition plus modeste et des contingents paysans, organisés par paroisses, qui combattaient en tant que fantassins armés de lances, ou en tant que tireurs munis d'arc ou d'arbalètes. Individuellement ils

ne valaient pas grand-chose, et un chevalier pouvait facilement en mettre une douzaine en déroute ; mais réunis par milliers, s'ils parvenaient à rester groupés et à ne pas s'échapper, ils pouvaient jouer leur rôle, du moins dans la défense. Or, selon Villani, ils étaient au moins 10 000. Parmi eux se trouvaient des spécialistes qui soutenaient d'encombrants boucliers de bois, nommés pavois ; fichés en terre, ceux-ci servaient à former une barricade derrière laquelle l'essentiel de l'infanterie pouvait s'abriter. Voilà pourquoi les capitaines déployèrent fantassins et arbalétriers sur les ailes, afin de couvrir les flancs de la cavalerie, et ordonnèrent aux pavoi-siers de planter leurs boucliers, au lys vermeil sur champ blanc (l'emblème du gouvernement guelfe de Florence), devant les troupes. De l'autre côté, parmi les chefs de l'armée ennemie, qui avaient vu la colonne déboucher dans la plaine puis s'arrêter, se trouvait l'évêque d'Arezzo, Guglielmino degli Ubertini. D'après Dino Compagni, celui-ci « connaissait mieux les offices de la guerre que ceux de l'Église ». Toutefois, comme il était myope, il ne parvenait pas à identifier la nature de cette muraille blanche qui barrait soudain la plaine. « L'évêque, alors, qui avait la vue basse, demanda : "Ces remparts, là, quels sont-ils ?" – "Les pavois de l'ennemi", lui répondit-on ². »

Une fois la position fortifiée, les capitaines et leurs conseillers se réunirent pour décider que faire. Autrement dit : attaquons-nous, ou bien attendons-nous qu'ils nous attaquent ? Dans le doute, ils décidèrent d'attendre, et se dirent après coup que c'était une bonne décision, car ils étaient convaincus que le vainqueur serait celui qui ferait preuve de la plus longue patience. Les hommes patientaient donc sous le soleil. Les fantassins, armés plus légèrement, pouvaient s'asseoir, et puiser à la gourde remplie de vin qu'ils portaient à la ceinture. Les chevaliers avaient le droit de descendre ; mais il n'était pas prudent de s'éloigner des

chevaux et la plupart d'entre eux durent rester en selle. Ils ne portaient pas encore les armures articulées en plaques d'acier que les forgerons européens n'apprendraient à produire qu'au siècle suivant ; une fois enfilée la cotte de maille en fer, qui pesait quinze ou vingt kilos, il était impossible de la retirer avant la fin de l'affrontement. Seul le grand heaume, chaud et étouffant, pouvait rester jusqu'au dernier moment aux mains d'un serviteur, avec la lance, le bouclier et, pour les plus riches, un cheval de réserve.

Parmi ces chevaliers, ou plutôt parmi les *feditori* alignés au premier rang, se trouvait Dante. Tous les manuels de littérature italienne mentionnent cette information, mais d'où nous vient-elle ? Le premier à la rapporter est l'humaniste Leonardo Bruni qui écrivit en 1436, à un âge avancé, une *Vie de Dante*. Le souvenir de Campaldino était encore vivace, car cette journée avait contribué de manière décisive à l'hégémonie de Florence en Toscane ; et pour Bruni, la présence de Dante sur ce champ de bataille dépassait la simple donnée biographique. En effet, il insiste beaucoup sur ce point – non sans un certain malaise, puisque Bruni était originaire d'Arezzo, et que le souvenir de la défaite des Arétins demeurait cuisant. Quoi qu'il en soit, il restait intimement convaincu que c'était là une page essentielle de la vie de Dante. Il va ainsi jusqu'à reprocher à son prédécesseur, Boccace, auteur de l'une des premières biographies de Dante, de ne pas en avoir fait mention : selon lui, il aurait mieux fait de l'évoquer plutôt que d'écrire toutes ces sonnettes au sujet de ses amours (mais venant de Boccace, ajoute méchamment Bruni, il ne fallait pas s'attendre à autre chose, puisque c'était là son sujet de prédilection : « On passe la langue là où la dent a mal, et celui qui aime boire ne fait que parler de vins³ »).

La participation à la bataille permet à Bruni de prouver que Dante, malgré son goût immodéré pour les études, ne

vivait pas hors du monde, et qu'il était même un jeune homme comme tous les autres – et être jeune signifiait aussi partir en guerre quand la patrie l'exigeait. « Il était accoutumé à tous les exercices propres à la jeunesse ; si bien que dans la grande bataille mémorable qu'il y eut à Campaldino, lui qui était jeune et honoré se trouva sous les armes : il combattit valeureusement à cheval en première ligne. » Il fut certainement choisi pour faire partie des *feditori* par messire Vieri de' Cerchi, futur chef de la faction des Blancs*, et voisin de la maison des Alighieri dans le *sextier* de Porta San Piero. Mais comment Bruni le savait-il ? Il l'avait lu, dit-il, dans une épître de Dante lui-même : « Dante raconte cette bataille dans une de ses épîtres, déclarant y avoir combattu, et dessinant le plan des opérations. » Cette dernière annotation se réfère-t-elle à un croquis ? Certains historiens le comprennent ainsi, puisque ailleurs Bruni assure que Dante « de sa main dessinait remarquablement ». D'ailleurs, dans son œuvre de jeunesse la *Vita nuova*, Dante rappelle une occasion où, après la mort de Béatrice, « [se] souvenant d'elle, [il dessinait] un ange sur certaines tablettes ». Néanmoins, il s'agissait plus probablement ici d'un simple passage où Dante décrit la bataille. La lettre a été perdue, mais nous pouvons croire Bruni sans crainte, car il connaissait plusieurs lettres autographes de Dante, et décrit même sa calligraphie (« son écriture était maigre et longue et très correcte, d'après ce que j'en vis dans certaines lettres écrites de sa main⁴ »).

La plupart des « dantologues », ignorant les véritables modalités d'une bataille médiévale, ont imaginé que les

* En 1300, les Guelfes de Florence se scindèrent en deux factions rivales, les Blancs et les Noirs : d'un côté les Blancs, partisans des Cerchi, riches bourgeois et proches du peuple, de l'autre les Noirs, soutenant les Donati qui représentaient l'élite des grandes familles. Les Blancs commencèrent à être exilés dès 1302 (*N.d.T.*).

feditori constituaient une sorte de cavalerie légère, chargée d'ouvrir les combats par des escarmouches⁵ ; or, ce n'est pas du tout le cas. Avant de commencer une bataille, il était normal que les commandants assignent des missions spécifiques à des contingents de chevaliers, désignés sur le moment ; à Campaldino, ce fut le cas aussi bien des 150 *feditori* envoyés en première ligne que des 200 chevaliers de réserve sous le commandement de Corso Donati, dont nous reparlerons. Ces diverses missions n'impliquaient ni armement différent ni spécialisation : les chevaliers étaient tous armés de la même façon. Les normes qui régissaient les obligations militaires des citadins fixaient de manière très détaillée l'équipement, identique pour tous, dont chaque chevalier devait disposer sous peine de lourdes amendes ; une différence de qualité et de prix était admissible, voire normale, uniquement en ce qui concernait la valeur du cheval⁶.

Voilà pourquoi il ne semble pas tenable d'avancer, comme on l'a fait récemment, l'hypothèse selon laquelle Bruni aurait inventé le détail de l'armement de Dante engagé « en première ligne », au prétexte que le poète n'aurait pas eu les moyens suffisants pour posséder des armes et des chevaux adaptés à cette position de prestige⁷. Dante était profondément intéressé et impliqué personnellement dans la cavalerie, considérée comme activité militaire et sportive d'élite. D'ailleurs, ses œuvres regorgent d'images issues de cet univers : quand il explique que tous les artisans engagés dans un même secteur doivent prendre leurs instructions de l'utilisateur final, le premier exemple qui lui vient à l'esprit est qu'« au chevalier doivent donc se soumettre les fabricants d'épées, de mors, de selles, de boucliers et tous les métiers qui sont ordonnés en vue de l'art de la chevalerie⁸ ». Il est plus que certain qu'il eut au moins un bon cheval, si nous pensons à cet extrait du *Banquet*

où il retrace l'évolution des désirs humains de l'enfance à l'adolescence en des termes qui, même s'ils ne sont pas directement autobiographiques, reflètent cependant l'ethos de sa génération et de son milieu social :

Ainsi voyons-nous les enfants désirer très fort une pomme ; puis, continuant, désirer un petit oiseau ; puis, allant de l'avant, désirer un beau vêtement ; puis un cheval et puis une femme⁹.

D'ailleurs, dans une lettre écrite à la suite de son exil de Florence, qui marquera en 1302 le tournant le plus dramatique et douloureux de sa vie, et après quoi il ne reverra plus jamais sa ville natale, Dante se plaindra d'être « *equis armisque vacantem* », sans chevaux et sans armes, en raison de la soudaine pauvreté où il est tombé : s'il n'en a plus, c'est donc qu'il en disposait auparavant¹⁰. À Campaldino, il faisait partie de ces 600 que Villani, comme on l'a vu, définit comme « les mieux armés et montés à cheval » qui soient jamais sortis de Florence. Et il était déployé sous les bannières jaunes du *sesto* de Porta San Piero, où l'on recrutait par le passé, raconte Villani, « les meilleurs chevaliers et hommes d'armes de la ville¹¹ ».

Plus loin, Bruni cite de nouveau une lettre de Dante qui atteste de sa participation à la bataille : on ne comprend pas bien s'il s'agit de celle mentionnée précédemment ou d'une autre (Bruni, on l'a vu, en a lu plusieurs). Dante, dit le biographe, évoque « dans une de ses lettres » le bimestre où il fut prieur et, afin de prouver qu'il n'était pas trop jeune pour cette charge, il souligne que dix ans se sont écoulés depuis la bataille de Campaldino. Cette missive est perdue, mais Bruni cite le passage le plus significatif (ou plutôt le traduit, car l'original était sûrement en latin, comme toutes les autres missives de Dante parvenues jusqu'à nous, même si Bruni précise : « Ce sont ses mots »). Le voici :

LE JOUR DE LA SAINT-BARNABÉ

Dix années étaient passées depuis la bataille de Campaldino, où le parti gibelin fut presque entièrement détruit et défait ; où je me trouvai non plus novice dans les armes, où j'eus très peur, et vers la fin grande allégresse en voyant l'issue des combats ¹².

Dante a donc bien combattu à Campaldino. Et s'il restait encore quelque doute, *La Divine Comédie* contribue à le dissiper ¹³ :

J'ai déjà vu des chevaliers lever le camp,
et commencer l'assaut et faire parade,
et s'enfuir parfois pour sauver leur vie ;
j'ai vu des coureurs par votre contrée,
ô Arétins, j'ai vu des cavalcades,
j'ai vu des joutes et des tournois

Les trois premiers vers se réfèrent à plusieurs moments d'une campagne militaire et d'un champ de bataille, les trois derniers décrivent la dévastation du territoire d'Arezzo advenue après Campaldino, les incursions des pillards, les joutes et les courses de chevaux organisées par provocation sous les murailles de la ville assiégée : tout confirme que Dante se trouvait avec l'armée qui vainquit à Certomondo et qui, après la victoire, poussa triomphalement jusqu'aux abords de la ville ennemie.

Dans le chant précédent de *L'Enfer*, d'ailleurs, Dante évoque en tant que témoin oculaire un autre épisode guerrier de cet été aventureux. Entouré des diables qui ont consenti à les laisser passer, Virgile et lui *, tout en continuant de se montrer

* Le grand poète latin Virgile, auteur de l'*Énéide*, poème-référence au Moyen Âge dans la chrétienté occidentale, est le guide et protecteur de Dante dans *L'Enfer* et *Le Purgatoire* de *La Comédie* (N.d.T.).

menaçants, il recourt à cette comparaison pour donner idée de la peur qu'il a éprouvée ¹⁴ :

ainsi je vis jadis prendre peur les soldats
qui sur parole sortaient de Caprona,
en se voyant parmi tant d'ennemis

L'épisode auquel il fait allusion s'était produit deux mois après la bataille de Campaldino. Florence avait envoyé « quatre cents chevaliers et deux mille fantassins » en soutien aux Lucquois qui envahissaient le territoire de Pise ; le château de Caprona capitula le 16 août 1289, et la garnison put s'en extraire avec la garantie d'avoir la vie sauve. Dante, qui assista à leur sortie, était certainement l'un des 400 chevaliers citadins, choisis parmi les citoyens les plus aisés, qui participèrent à l'expédition. Il avait donc été convoqué deux fois de suite, ce qui finit de confirmer qu'il était bien armé et équipé, avec l'envie de se battre ¹⁵.

Éprouver de la peur au milieu des démons est humain ; et Dante, on l'a vu, reconnaît même celle qu'il ressentit à Campaldino. Dans le passage cité, il rappelle, comme si c'était normal, avoir vu des chevaliers s'enfuir pour se mettre en sûreté (« pour sauver leur vie »). Il n'y a là rien d'étonnant : les chevaliers les plus experts, *docti ad bellum*, enseignaient depuis toujours aux jeunes gens trop fougueux qu'à la guerre, il faut aussi savoir s'enfuir, et qu'il n'est pas honteux d'avouer que l'on ressent de la peur tant que l'on est capable de la maîtriser. Dans la *Chanson de Guillaume*, lorsque le jeune Vivien fait le vœu de ne jamais reculer devant l'ennemi, son oncle Guillaume le prévient froidement : « Mon neveu, vous ne ferez pas long feu. » Seuls les très jeunes gens n'éprouvent aucune crainte lors de leur première bataille, car ils ignorent encore tout (c'est ce que dira deux siècles plus tard Philippe de Commines, en se

rappelant la bataille de Montlhéry où il eut « moins de crainte qu'il n'en eut jamais en lieu où il se trouvât depuis », car il était jeune et n'avait nulle connaissance du péril). En avouant cette peur, Dante confirme ce qui, à ce moment-là, lui importe le plus : lorsqu'il a combattu à Campaldino, il n'était plus un jeune homme inexpérimenté¹⁶.

Bruni ajoute que Dante se trouva en « très grave péril », et laisse entendre sans le dire ouvertement que lui aussi s'enfuit au début, comme tous les autres. En effet, les capitaines avaient décidé de laisser l'ennemi attaquer, ce qui veut dire que la ligne des *feditori* poussée en avant pour attendre l'assaut reçut la charge de plein fouet, sans pouvoir riposter. Pour la cavalerie, il est difficile de rester immobile à attendre l'attaque d'un ennemi qui charge au galop. En outre, les Arétins avaient décidé de jouer le tout pour le tout au premier assaut, et avaient envoyé à l'attaque pas moins de 300 *feditori* ; voilà pourquoi la cavalerie florentine fut rejetée en arrière. « La formation des Florentins accusa un fort recul », note sèchement Compagni. Villani est plus détaillé : « Le choc fut si violent que grand nombre des *feditori* florentins furent jetés de cheval. » Dans la collision entre deux chevaliers, il était rare que l'un fût tué, ou même blessé au premier coup ; en revanche, ceux qui étaient touchés par la lance de l'ennemi arrivant au galop risquaient d'être projetés de leur selle, ce qui arriva à la plupart de ces chevaliers obligés de recevoir le choc en position immobile. Cela fut-il le cas de Dante ? C'est statistiquement possible, et on peut comprendre en tout cas le « très grave péril » évoqué par Bruni et la « grande peur » avouée par Dante lui-même.

Villani assure qu'une fois balayés les *feditori*, le reste de la cavalerie florentine fut repoussé à son tour, sans être toutefois mis en déroute : « Le gros de l'armée recula sur une bonne partie du champ de bataille, sans faiblir ni se

rompre ; constante et forte, elle reçut les ennemis. » Bruni, qui avait lu la lettre de Dante, est moins bienveillant. Il répète plusieurs fois que la cavalerie florentine ne fut pas seulement repoussée, mais aussi que « mise en déroute et brisée, elle dut échapper aux troupes de fantassins ». Finalement, la charge de la cavalerie gibeline finit par s'épuiser, le mur des pavois sur les deux ailes absorba une partie du choc, la cavalerie guelfe parvenue aux chariots de l'intendance reprit son souffle, et la bataille se transforma en une mêlée confuse, où les Florentins prirent lentement le dessus. Cela ne pouvait pas finir autrement, car l'ennemi s'était éloigné de son infanterie et de ses arbalétriers, tandis que les tireurs florentins étaient tous en action. Corso Donati, au commandement des 200 chevaliers que les chefs avaient gardés en réserve, chargea sans attendre l'ordre, écrasant l'ennemi sur le flanc ; et surtout, comme le souligne Villani, les chevaliers guelfes étaient deux fois plus nombreux, car l'ennemi n'en avait pas plus de 800.

La mêlée faisait rage. Dino Compagni en a donné une description mémorable :

Les carreaux d'arbalète pleuvaient : les Arétins, eux, n'en avaient guère, et ils étaient touchés sur leur flanc, là où ils étaient découverts. L'air était empli de nuages, il y avait une immense poussière. Les fantassins arétins se faufilaient sous les chevaux, couteau à la main, et les éventraient : et nombre de leurs *feditori* s'avancèrent tant, qu'au milieu des rangs adverses il y eut quantité de tués des deux côtés. Beaucoup de ceux qu'on estimait de grande bravoure, ce jour-là, se montrèrent lâches ; et bien d'autres, dont on ne parlait pas auparavant, furent désormais tenus en haute estime ¹⁷.

L'inévitable finit par se produire. « Les Arétins furent battus non par lâcheté ni par manque de vaillance, mais par la supériorité numérique de leurs ennemis. On leur

donna la chasse pour les abattre : parmi les Florentins, les soldats de métier habitués à vaincre leurs ennemis massacraient les fuyards ; quant aux paysans, ils n'avaient aucune pitié. » Il faut ici comprendre que pour la plupart des combattants, qui n'étaient pas professionnels, avoir mis en déroute l'ennemi suffisait largement ; mais les mercenaires, qui savaient comment se comporter quand l'ennemi s'enfuit, les suivaient et les massacraient, et les paysans autochtones faisaient de même lorsqu'un fuyard leur tombait entre les mains. Cela signifie sans ambiguïté que les paysans dépouillaient leurs victimes pour de l'argent.

Les nuages qui avaient recouvert le ciel au cours de l'après-midi n'étaient pas seulement de la poussière, comme Dante s'en souvient lui aussi. Au chant V du *Purgatoire*, l'un des capitaines ennemis tués ce jour-là à Campaldino, Buonconte da Montefeltro, lui raconte comment il est mort. Dante est tout ouïe, parce que le cadavre de Buonconte n'a jamais été retrouvé. Le poète est donc curieux de savoir ce qui lui est vraiment arrivé. Le mort se souvient d'avoir erré, blessé à la gorge, à travers les montagnes, jusqu'à ce que les forces lui manquent. Il évoque l'humidité soulevée cet après-midi-là par la canicule estivale, qui ne fit que croître jusqu'à ce que, le soleil à peine couché, toute la zone soit couverte de brouillard de Pratomagno jusqu'aux sommets des Apennins. Alors un orage se déclencha, les torrents gonflèrent en un instant, et emportèrent le cadavre refroidi de Buonconte, l'entraînant jusqu'à l'Arno où il se perdit.

Pourquoi avoir commencé ce récit par cette journée mémorable ? Pour la raison que, si l'on veut comprendre Dante, il faut poser d'emblée le problème, fondamental, de sa position sociale. Si cette armée, qui se déployait sur la plaine de Campaldino, avait été une armée étrangère, mettons française ou allemande, n'en aurait-on pas aussitôt

déduit la position sociale de ce jeune homme ? Il n'y aurait pas eu de doute quant aux origines sociales de celui qui s'armait de pied en cap, aidé certainement par un ou deux serviteurs, revêtant sa cotte de maille, ceignant son épée, puis grimpait à cheval, prêt à enfiler son grand heaume, portant au bras gauche un bouclier aux armoiries de sa famille. Hors d'Italie, ceux qui combattaient à cheval étaient tous des nobles, appartenant à des familles où l'on se transmettait de père en fils la terre, les paysans, le pouvoir de commandement, ainsi que l'idéal chevaleresque du courage, de la camaraderie et de la loyauté. Tout au plus planerait-il le doute sur le fait que le jeune homme soit un membre du cercle encore plus réduit des princes et des seigneurs des châteaux, ceux qu'en France on appelait « les riches » (*li riche home*), tous apparentés, ou bien un chevalier à leur service. Et même ce doute aurait-il été levé rapidement, car les vrais riches possédaient des chevaux plus coûteux, aux prix comparables à ceux d'une voiture de luxe aujourd'hui, et portaient accroché à leur lance un drapeau, point de repère dans la bataille pour leurs serviteurs. En tout cas, les uns et les autres étaient tous des chevaliers adoubés, avec un rituel que la loi réservait, ou s'efforçait de réserver, aux nobles ; et ils étaient tous des seigneurs, *domini*, ou du moins de « petits seigneurs », *domicelli*, comme on avait commencé à les appeler depuis que les coûts faramineux de la cérémonie d'adoubement empêchaient de nombreux pères de famille d'armer tous leurs fils chevaliers.

En Italie, cependant, les choses étaient plus compliquées. Bien sûr, dans les communes, la population se divisait elle aussi entre ceux qui combattent à cheval, les *milites*, et tous les autres se battant à pied, les *pedites*. En Italie aussi, l'adoubement chevaleresque garantissait l'admiration, le respect et les privilèges, parmi lesquels le droit d'être appelé

dominus ou *messire* en langue vulgaire. D'ailleurs, les écrivains italiens utilisent ce dernier titre dans leurs fictions de manière impropre, comme si c'était une appellation universelle, alors qu'elle était réservée aux chevaliers, aux docteurs en droit et aux dignitaires ecclésiastiques. Voilà pourquoi à Florence, où il était connu, personne ne se serait adressé à Dante en l'appelant « messire Dante » comme le fait, dans une nouvelle de Sacchetti, un Génois ébloui par sa réputation de poète¹⁸. Mais en Italie, aucun roi n'imposait par la loi que la chevalerie soit réservée aux membres de certaines familles, créant ainsi une noblesse juridiquement close. À Florence, quiconque appartenait à une famille riche et disposée à dépenser des fortunes pouvait s'offrir un adoubement et devenir chevalier à part entière : un « chevalier de banquet », comme on les appelait (car le jour où ils accédaient à ce grade, ils organisaient un grand festin public). Par ailleurs, ceux qui, malgré leur richesse, n'avaient aucune intention de dépenser leur argent de cette manière pouvaient se voir obligés par la commune de fournir un cheval de guerre. Dans ce cas, ils préféraient le monter personnellement : Dante se trouvait précisément parmi ces chevaliers, ce jour-là¹⁹. Ils étaient armés et montés de la même manière que les autres, et eux aussi étaient dénommés collectivement, dans les sources latines, chevaliers ou *milites*, même si tout le monde savait que les véritables chevaliers étaient les plus valeureux à la guerre, ne fût-ce que parce qu'ils s'identifiaient pleinement à leur rôle et disposaient en général des meilleurs destriers.

Par conséquent, voir Dante monter à cheval et abaisser son heaume sur sa tête avant d'empoigner sa lance, puis se ranger avec les autres chevaliers de la première ligne, au moment angoissant de l'assaut, nous révèle qu'il appartenait bien à la classe supérieure de la société citadine, sans nous préciser toutefois s'il était noble ou pas. Sur cette question

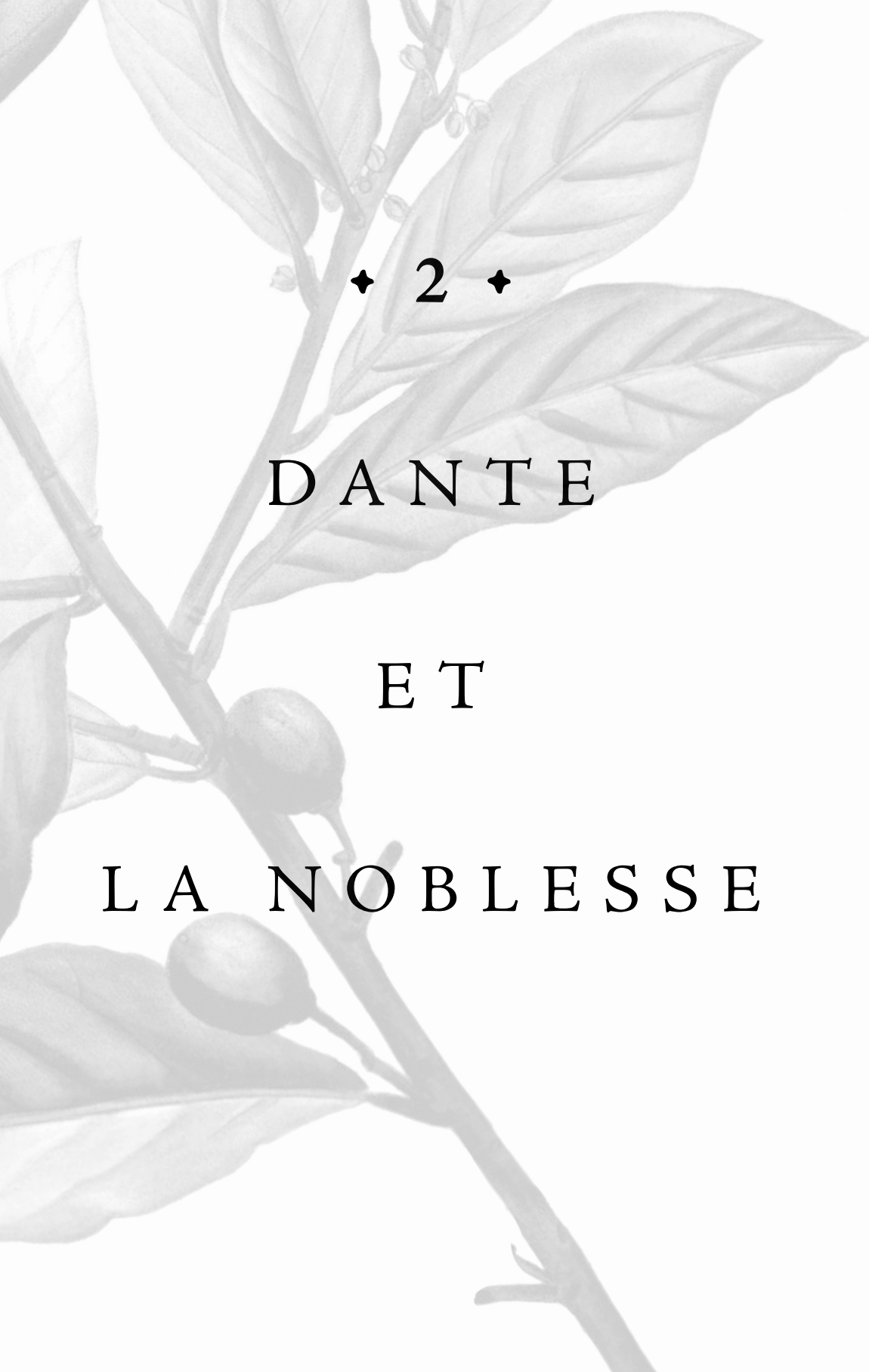
également, qui rend souvent perplexes les spécialistes de Dante, entendons-nous bien. À Florence, il n'existait pas, ainsi qu'on vient de le dire, de noblesse au sens d'une qualification juridique, comme ce sera le cas sous l'Ancien Régime. Il n'y avait pas de registres des familles nobles ou de celles autorisées à utiliser un blason, ni de procès pour prouver la noblesse d'une famille, ni d'actes officiels d'anoblissement – toutes choses qui faciliteront au cours des siècles suivants la délimitation des frontières de cette caste. Et pourtant, ceux qui étaient riches aimaient faire savoir qu'ils n'étaient pas des *parvenus* mais avaient des ancêtres, une *gens* comme disaient les Romains, et qu'ils étaient donc *gentilshommes*, vocable d'ailleurs plus couramment utilisé que *noble*. Il ne s'agissait pas des héritiers d'une caste « féodale » ayant survécu aux siècles précédents, mais de familles urbaines qui avaient tendance à revendiquer leur rang à mesure que, à chaque nouvelle génération, elles pouvaient afficher une ancienneté accrue. L'« homme arrogant » qui, dans la célèbre chanson du poète Guinizzelli *, se vante d'être noble de sang, n'est pas un vestige du passé, mais bien au contraire un produit de la puissante croissance économique des communes italiennes²⁰. Toutefois, tous les chevaliers se faisant appeler *messire* n'étaient pas les nobles descendants de familles ayant donné des gouverneurs à la ville au XII^e siècle, sous l'empire de Frédéric I^{er} Barberousse : parmi eux se trouvaient aussi des gens nouvellement enrichis, ainsi ce messire Vieri de' Cerchi que nous avons déjà cité. Il était le plus riche banquier de Florence, mais tout

* La chanson citée est *Al cor gentil*, qui annonce toute la veine du *Dolce Stil Nuovo* (« doux style nouveau »), veine poétique lyrique où la louange amoureuse s'enrichit de conceptions philosophiques, religieuses ou profanes. Dante et Cavalcanti en seront les hérauts (*N.d.T.*).

le monde se souvenait que sa famille avait quitté récemment la campagne ; comme lui, parmi les citadins ordinaires assujettis à la réquisition de chevaux se trouvaient de nombreux nouveaux habitants.

Qu'apprenons-nous donc sur la condition sociale de Dante à travers cet épisode de Campaldino ? Qu'il était pourvu des bonnes armes et avait un bon cheval, et donc qu'il était riche, en plus d'être jeune, robuste et entraîné ; mais cela ne nous dit en rien si sa famille était *gentille* (*noble*), et par conséquent riche et puissante depuis des générations, ou si elle avait pris du galon récemment.

À ce propos, relevons un détail non négligeable. Lors des préparatifs de la bataille, les capitaines adoubèrent également un certain nombre de jeunes gens. C'était un expédient honorable pour reporter les dépenses traditionnellement associées à l'adoubement, et surtout pour conférer une plus grande agressivité à l'armée citoyenne. On tenait pour acquis que ces « nouveaux chevaliers » feraient tout pour se montrer à leur avantage. Dante aussi le savait bien, car il observe que ceux qui venaient d'être adoubés ne supportaient pas que ce jour-là se passât sans qu'ils aient accompli une prouesse²¹. Compagni voit un lien évident entre cette pratique et le fait que le combat, ce jour-là, fut particulièrement acharné : « La bataille fut très âpre et très dure : on avait fait pour l'occasion de nouveaux chevaliers de part et d'autre. » Villani sait que parmi les cent cinquante *feditori* florentins, on comptait au moins vingt « nouveaux chevaliers ». Nous pouvons présumer que ceux-ci appartenaient aux familles les plus importantes, celles qui comptaient déjà des chevaliers et qui, à leur retour, n'auraient pas de difficulté à soutenir économiquement leur nouveau rang. Pourtant, Dante ne fut pas de ces élus. S'il avait été adoubé ce matin-là, son destin aurait pris une autre tournure ; et peut-être n'aurions-nous jamais eu *La Divine Comédie*.



✦ 2 ✦

D A N T E

E T

L A N O B L E S S E

En définitive, Dante était-il noble ou non ? Difficile de répondre à cette question car à l'époque, ce concept n'avait pas de définition précise : « Le mot *noble* est équivoque », dira sans ambages le plus grand juriste du XIV^e siècle, Bartolo da Sassoferrato¹. Nous avons déjà expliqué que la noblesse n'était pas liée à la détention d'un titre juridique attesté, mais plutôt à l'ancienneté de la famille et au respect que celle-ci inspirait en ville. L'une n'entraînait pas l'autre, d'ailleurs : ceux qui pouvaient se prévaloir d'ancêtres, mais s'étaient appauvris, suscitaient pitié ou dérision. Nous n'avons aucun témoignage sur ce que pensaient les Florentins des Alighieri ; mais nous savons quelle opinion en avait Dante. De la question de la noblesse, de haute importance pour lui, dépendaient sa place dans la société florentine et ses relations avec ses meilleurs amis. Nous commencerons donc par là.

Lorsque Dante, dans le chant X de *L'Enfer*, rencontre Farinata, un représentant des Uberti, la plus ancienne et honorable noblesse de la ville de Florence, celui-ci, qui ne le connaît pas, lui demande d'abord de quels ancêtres il descend : « Qui furent tes parents² ? » Nous ignorons s'il était habituel, pour un Florentin, d'aborder un étranger par ces mots ; quoi qu'il en soit, pour les nobles, ou plutôt les

gentilshommes, la société se divisait entre ceux qui, comme eux, avaient une lignée, et tous les autres. Écartons d'emblée tout malentendu : il n'était pas nécessaire d'avoir une *longue* ancienneté pour prétendre à la noblesse. Dans les villes italiennes du XIII^e siècle, les familles considérées comme nobles pouvaient presque toujours être ramenées à un ancêtre éponyme ayant vécu entre la fin du XI^e siècle et la première moitié du XII^e : les Uberti, l'une des plus anciennes lignées de Florence avec les Donati, descendaient d'un Uberto fils de Benzzone, *causidicus*, c'est-à-dire juriste, dont la présence est attestée entre 1085 et 1098³. Eux aussi appartenaient à une élite urbaine qui s'était enrichie et avait adopté un mode de vie chevaleresque : mais quelques générations plus tard, leur mémoire était devenue fantaisiste et ils s'étaient mis à s'inventer des ancêtres plus lointains – Villani mentionne la rumeur selon laquelle les Uberti auraient été issus de la lignée de Catilina⁴ ! Cela leur donnait l'illusion d'être en droit de mépriser ceux qui venaient tout juste de rejoindre le rang des gentilshommes.

Dante partageait-il ces préjugés ? Oui, diront aussitôt ceux qui se souviennent de l'arrogance avec laquelle il condamne « la gent nouvelle et les gains trop soudains⁵ », coupables selon lui du déclin moral de Florence. Dante est né et a vécu jusqu'à trente-cinq ans dans une ville immense pour l'époque : avec ses 100 000 habitants, c'était l'une des plus grandes métropoles d'Europe. Ses marchands œuvraient dans toutes les villes du monde chrétien, tandis que ses banquiers géraient les finances du pape, c'est-à-dire la plus vaste multinationale du monde. Les profits étaient vertigineux, les enrichissements fulgurants, la mobilité sociale plus importante que nulle part ailleurs. Pourtant, parmi les Florentins, l'avidité, l'envie et la peur, au lieu de s'apaiser, devenaient de plus en plus féroces, empoisonnant toute la vie sociale : on comprend que ceux qui vivaient en

marge de ces trafics, plongés dans les livres et vivant de rentes confortables, aient pu regarder ces agissements avec stupéfaction. Il n'en reste pas moins que Dante a exprimé au cours de son existence des avis contradictoires au sujet de la noblesse : ses idées varient d'une période à l'autre, et selon qu'il parle sur un plan théorique ou bien de sa propre famille.

Tandis qu'il fait de la politique à Florence, vers 1295, Dante écrit la célèbre chanson *Le dolci rime*. Il la commente quelques années plus tard, durant son exil, dans le livre IV du *Banquet*. Il y déclare que la noblesse de sang n'existe pas : serait noble celui qui est né avec une prédisposition à certaines valeurs telles que la vertu, la pitié et la miséricorde. Ce don est propre aux individus, indépendamment de leur famille. C'est là une variante – très ingénieuse, car elle n'identifie pas la noblesse à la vertu, mais à la prédisposition à se comporter noblement – d'un lieu commun éculé, largement exploré dans l'Antiquité, notamment par Aristote, Sénèque, Juvénal et Boèce. On retrouve ce poncif chez les troubadours provençaux, et chez les innombrables moralistes qui s'interrogent sur ce qu'est la *vera nobilitas*. La chose est aussi débattue dans les écoles, évoquée par le maître de Dante, Brunetto Latini, ou encore traitée par Guinizzelli dans la chanson déjà citée *Al cor gentil*⁶. Dante sait parfaitement qu'il s'agit là de discussions entre lettrés : pour le vulgaire en revanche, qui ne raisonne pas mais « aboie », la noblesse est synonyme d'appartenance à une riche lignée, sans rapport aucun avec la vertu.

Il faut savoir que Frédéric de Souabe, dernier empereur des Romains [...], prié de dire ce qu'était la noblesse, répondit que c'était ancienne richesse et bonnes mœurs. Je dis que tel autre fut de plus léger savoir : car, pensant et retournant cette définition, il en retrancha la dernière partie, c'est-à-dire les

bonnes mœurs, et s'en tint à la première, c'est-à-dire l'ancienne richesse ; selon ce que le texte semble soupçonner, c'est peut-être parce qu'il n'avait pas de bonnes mœurs, et qu'il ne voulait pas perdre la réputation de noblesse, qu'il la définit selon ce qui lui convenait, à savoir la possession d'ancienne richesse. Je dis que cette opinion est presque universelle, disant que la suivent tous ceux qui déclarent nobles ceux dont la lignée a été longtemps riche ; car presque tous aboient en ce sens⁷.

Un peu plus loin, Dante réaffirme que c'est là une opinion universelle :

Je dis donc que cette ultime opinion du vulgaire a tant duré que, sans aucun égard et sans aucune recherche d'aucune espèce, on a appelé noble tout homme qui est le fils ou le neveu d'un homme vaillant, bien que lui-même n'ait aucune valeur⁸.

Mais il va ensuite jusqu'à considérer que pour le peuple, même l'ancienneté a peu d'importance. Est noble celui qui est riche, puissant et dispose d'alliances illustres :

Voyant édifier des parentés par de hauts mariages, d'admirables constructions, d'abondantes propriétés, de grands domaines, ils croient que ce sont des causes de noblesse et la noblesse elle-même⁹.

Dante est clairement agacé par cette confusion, bien qu'il refuse également de définir la noblesse par l'appartenance à une lignée. En effet, il élabore ensuite un raisonnement peu réaliste, selon lequel la noblesse n'aurait rien à voir avec la durée. Celle-ci ne peut débiter de manière soudaine, comme si un individu pouvait devenir noble du jour au lendemain. La noblesse peut encore moins venir du fait

qu'avec le temps, les gens oublient que cet individu a des origines modestes. S'il était vrai que « la noblesse commencera au moment où l'on oubliera la basse condition des ancêtres », alors on pourrait en conclure, de manière extravagante, que « plus les hommes seraient oublieux, plus tôt ils seraient nobles¹⁰ ». Or, nous savons que c'est bien ce qui se produisait ; mais Dante se permet cette réflexion car il joue sur une équivoque. Dans la langue de l'époque, le mot *noblesse* était assez rarement employé au sens social ; pour caractériser la supériorité des gens issus de la noblesse de sang, on les appelait *gentilshommes*. D'un côté, Dante déclare qu'il parle de la noblesse dans le sens général d'une prédisposition à exceller et à se distinguer, conformément à l'usage de la langue :

Si nous voulons considérer selon l'usage coutumier et commun, l'on entend par le terme de « noblesse » la perfection en chaque chose de sa propre nature. Elle n'est donc pas conférée seulement à l'homme, mais aussi à toutes les choses ; car l'on nomme noble une pierre, une plante, un cheval, un faucon¹¹.

De l'autre, il refuse de reconnaître la différence entre les deux mots et les deux concepts : « être noble ou gentilhomme – ce qui est la même chose¹² ». Il joue ainsi sur l'ambiguïté entre la noblesse telle que la définit le monde, et celle définie par le moraliste, en feignant de croire qu'elle est une seule et même chose, et en concluant qu'en aucune façon la noblesse n'a de lien avec le souvenir des ancêtres. Il cite à cet effet la chanson de Guinizzelli, pour convenir avec lui qu'elle est la disposition à la vertu, et que la graine de cette bonne disposition est semée par Dieu chez les individus et non pas dans les lignées. « Ainsi donc, que l'héritier des Uberti de Florence et des Visconti de Milan n'aille pas

dire : "Parce que j'appartiens à cette lignée, je suis noble." Car la semence divine ne tombe pas en une lignée, c'est-à-dire une descendance, mais en des individus ¹³. »

Voilà une affirmation bien radicale. Le Dante des *Dolci rime* et du *Banquet* est donc un contempteur de la noblesse de sang. Difficile de résister à la tentation de spéculer sur les raisons qui le poussent à adopter une position si extrême. Est-ce parce qu'il sait parfaitement que sa famille n'est pas de celles que les gens admirent ? Est-ce parce que ses meilleurs amis, comme Guido Cavalcanti et Forese Donati, sont nobles, et qu'il doit défendre son plein droit à échanger des sonnets avec eux et à participer à des fêtes où presque tous les invités portent des noms ronflants ? Ou bien doit-on voir là une influence du climat politique de ces années-là, de ce gouvernement populaire dont Dante est un représentant d'envergure et qui affichait publiquement envers les lignées de *nobiles* une certaine défiance ? Cette dernière motivation qui, à première vue, pourrait sembler la plus naturelle, est pourtant en réalité la moins probable. Dans *Le Banquet* en effet, Dante n'exclut pas que les personnes issues des grands lignages puissent être plus prédisposées à la vertu que le moindre cordonnier ; il admet même que dans certains de ces lignages, Dieu a semé davantage d'individus nobles – ce qui laisse entrevoir la possibilité qu'il existe des familles nobles, même si cette noblesse ne se transmet pas par le sang ¹⁴.

Une chose est sûre : ne voyons pas là un esprit de revanche bourgeoise contre l'idéologie nobiliaire, comme les commentateurs l'ont trop souvent laissé croire, toujours prêts à attribuer à la société communale italienne le dépassement, au nom de prétendus idéaux et vertus bourgeois, de cette idéologie aristocratique et chevaleresque qui fascinait les élites citadines. Et ce même lorsque celles-ci disputaient aux nobles le gouvernement politique de la

commune : idéologie qui fascinait Dante lui-même, sans nul doute¹⁵.

Je ne suis pas convaincu pour autant par les lectures plus sophistiquées, qui prétendent découvrir une intention politique précise dans la rédaction des *Dolci rime*. Comme si Dante avait l'intention de contester la législation anti-magnats (comme nous appelons aujourd'hui les lois par lesquelles le gouvernement populaire cherchait à évincer les grandes familles de la vie politique), en quête d'une « redéfinition et renégociation » de l'idée de noblesse, qui aurait permis « une médiation entre peuple et magnats¹⁶ ». Si Dante souhaite commenter les *Dolci rime* dans *Le Banquet*, alors qu'il est en exil, confirmant point par point sa position théorique exprimée quelques années auparavant, c'est parce que son refus de l'idée de noblesse héréditaire ne reflétait pas une contingence politique précise, mais une situation existentielle : celle d'un jeune homme qui se sentait appartenir spirituellement à une élite sans éprouver de fierté pour ses propres parents, et qui faisait de la politique à un moment où il était malvenu de se prétendre issu de la noblesse de sang¹⁷.

Cependant, dans *La Monarchie*, composée plus tard, vers 1312, le ton est nettement différent. Là, les ancêtres entrent en jeu.

Les hommes sont ennoblis par le mérite de la vertu, de la leur propre ou de celle de leurs ancêtres. La noblesse est en effet vertu et antique richesse, selon ce qu'affirme Aristote dans la *Politique* ; et, selon Juvénal, « la noblesse de l'âme est la seule et unique vertu ». Ces deux définitions se réfèrent aux deux noblesses, c'est-à-dire la noblesse personnelle et la noblesse des ancêtres¹⁸.

On retrouve ici la définition attribuée dans *Le Banquet* à Frédéric II (1194-1250), et que Dante attribue à une

personnalité encore plus ancienne, Aristote, dont il vient peut-être de lire la *Politique*¹⁹. Mais alors que dans *Le Banquet*, le raisonnement s'était développé jusqu'à nier l'importance du deuxième élément, l'« antique richesse », et à affirmer que la prédisposition à la vertu était strictement individuelle, ici la conclusion diffère. On peut être noble de deux manières : soit par la vertu personnelle, soit par celle des aînés – sans compter que cette noblesse indirecte est transmissible et octroie des droits. « Donc, selon la raison, c'est aux nobles que revient la récompense de la prééminence. » Ici, Dante, qui se plaît à exalter la figure d'Énée dans *La Monarchie*, peut conclure que le fondateur de l'empire a été noble autant par sa vertu propre que par celle de ses aïeux, et qu'une noblesse supplémentaire lui a été conférée par plusieurs mariages prestigieux : « Non seulement sa vertu, mais la vertu de ses ancêtres et de ses épouses – la noblesse des uns et des autres a conflué en lui par droit héréditaire. »

Jusqu'à *La Divine Comédie*, Dante a traité de la noblesse sans jamais mettre en jeu, du moins explicitement, son cas personnel. En revanche, c'est sa famille, ses ancêtres et lui-même qui passent au premier plan lorsque le thème est abordé dans cette œuvre. Sa rencontre avec Farinata degli Uberti au chant X de *L'Enfer*, évoquée au début de ce chapitre, en est la première occasion, mais Dante n'entre pas pour autant dans le vif du sujet. Le poète, qui ailleurs dans *La Comédie* est si prompt à parler en son nom propre, évite ici de nous raconter ce qu'il a répondu à Farinata. Il laisse juste entendre que sa réponse a satisfait son altier interlocuteur, et que Farinata connaissait bien ses ancêtres. Nous pouvons nous permettre d'en douter, mais de toute façon cette question ne pourra jamais être résolue.

Quelques années passent encore avant que Dante, accaparé par la rédaction du *Paradis*, ne décide de revenir sur

la question de sa lignée. Pour prétendre que l'on était noble, on pouvait affirmer que l'on descendait de quelqu'un qui s'était fait un nom ; ou, mieux, déclarer des ancêtres chevaliers. Cette question de la dignité chevaleresque était délicate, car Dante n'était pas chevalier lui-même : on a vu qu'à Campaldino d'autres jeunes gens, déployés avec lui parmi les *feditori*, furent adoubés le matin de la bataille, ce qui ne fut pas son cas. Par ailleurs, le gouvernement populaire auquel Dante participa activement avant son exil avait écrit noir sur blanc que les familles qui comptaient des chevaliers étaient les ennemies du peuple, et qu'il était interdit à leurs membres d'accéder aux principaux organes du pouvoir. Cette sanction, cependant, se gérait de manière pragmatique : elle ne touchait que ceux dont la lignée avait compté des chevaliers au cours des vingt dernières années. Le peuple de Florence était disposé à laisser en paix les familles autrefois illustres, qui avaient cessé depuis longtemps d'inquiéter. Dante, qui n'est pas chevalier et ne peut prétendre que son père, son grand-père ou son arrière-grand-père l'aient été, décide donc de nous parler de son trisaïeul, Cacciaguida : en effet, la tradition familiale se souvient qu'il le fut.

Lorsque le poète écrit le chant XV du *Paradis*, plusieurs années ont passé depuis *Le Banquet*. Sa vie a profondément changé. Il n'a plus envie de jouer au moraliste qui rit de la noblesse de sang admirée par le vulgaire. Dans les cours de Romagne et de Vénétie, c'est un amusement passé de mode. Dante se plaît donc à déclarer, par la bouche de Cacciaguida, que sa famille aussi est ancienne, avec plus d'un siècle d'histoire :

Ô mon feuillage, qui m'a réjoui
dans la seule attente, je fus ta racine...
... celui dont la famille

DANTE

a pris le nom, et qui plus de cent ans
a fait le tour du mont sur la première corniche,
fut mon fils et ton bisaïeul.

En résumé, les Alighieri portent ce nom depuis quatre générations, et le bisaïeul qui leur a laissé son nom est mort depuis plus de cent ans. Sans compter que bien avant encore, le trisaïeul Cacciaguida était chevalier, et avait même été adoubé de la manière la plus honorable qui soit en reconnaissance de ses mérites, c'est-à-dire directement par l'empereur :

Puis je suivis l'empereur Conrad,
et il me ceignit de sa milice,
tant il me sut gré de mes exploits.

Prédécesseur immédiat de Frédéric I^{er} Barberousse (son neveu), Conrad III avait participé entre 1146 et 1148 à la désastreuse deuxième croisade. Cacciaguida déclare dans *Le Paradis* qu'il l'a suivi dans cette entreprise et qu'il est mort en combattant les infidèles. Cette auréole de martyr ajoute la dernière touche au portrait idéalisé de ce trisaïeul. Il n'y aurait rien d'étrange à ce que Dante ait tout inventé, en y croyant lui-même bien entendu, peut-être même à la suite d'un rêve ; mais il pourrait surtout l'avoir entendu raconter quand il était enfant. À Florence, on cultivait le souvenir fabuleux d'un autre empereur Conrad, second du nom, ayant vécu au XI^e siècle et qui, selon Villani, séjournait volontiers à Florence qu'il avait favorisée de bien des façons : « Plusieurs citadins de Florence se firent adouber chevaliers de sa main et furent à son service. » Il serait curieux qu'il n'existe pas de lien entre cette tradition urbaine et celle de la famille de Dante : qu'il s'agisse de deux Conrad différents importe peu, tant il est vrai que les